

autres débris des maisons en ruines. Tandis que cette opération s'achevait, les frondeurs et les archers aztèques, postés de l'autre côté du canal, firent beaucoup de mal aux chrétiens, que la nature de ce travail exposait sans défense à leurs coups. Aussitôt que le passage fut praticable, la cavalerie espagnole chargea l'ennemi : celui-ci, ne pouvant résister au choc de cette colonne toute bardée de fer, se replia précipitamment sur un second canal, qui lui offrait les mêmes moyens de résistance que le premier (16).

On ne comptait pas moins de sept de ces canaux qui coupaient la grande rue de Tlacopan (17), et à chacun des sept se renouvela la même manœuvre : les Mexicains prirent sept fois position, et chaque fois firent acheter chèrement le passage à leurs opiniâtres adversaires. Ces opérations successives remplirent deux journées, au bout desquelles, après d'incroyables efforts, le général espagnol eut la satisfaction de voir la ligne de communication complètement rétablie dans toute la longueur de cette rue, et les principaux ponts gardés par de forts détachements d'infanterie. En ce moment, on vint l'informer que les Mexicains, repoussés jusqu'à l'extrémité de la rue, au point où commençait la chaussée, et découragés par leurs revers, demandaient à entrer en pourparlers. Leurs chefs attendaient son retour à la forteresse. Charmé de cette nouvelle, Cortés tourna bride aussitôt et se dirigea vers les quartiers, accompagné d'Alvarado, de Sandoval et d'une soixantaine de cavaliers.

Les Mexicains lui proposèrent de relâcher les deux prêtres faits prisonniers dans le temple : « Ils pourraient, dirent-ils, porter ses conditions et servir d'agents pour conduire la négoc-

(16) *Carta del exercito*, Ms. *Rel. seg.*, ap. Lorenzana, p. 140. Gomara, *Crónica*, cap. 109.

(17) Clavigero se trompe, lorsqu'il appelle cette rue la rue d'Iztapalapan (*Stor. del Messico*, t. 3, p. 129.) Ce n'était pas celle par laquelle les Espagnols étaient entrés dans la ville, mais celle par laquelle ils en sortirent, et Lorenzana la désigne avec raison comme la rue de Tlacopan, ou plutôt de Tacuba, corruption espagnole de ce nom.

ciation. Ces prêtres furent donc renvoyés vers leurs compatriotes avec les instructions nécessaires ; mais ils ne revinrent pas. Cette manœuvre n'avait été qu'une ruse de l'ennemi, qui désirait obtenir la mise en liberté de ses chefs religieux : l'un d'eux était leur *toteuctli*, ou grand pontife, dont la présence était indispensable dans l'éventualité probable d'un nouveau couronnement.

Cependant Cortés, comptant sur la prompt conclusion d'un arrangement, prenait à la hâte quelque nourriture avec ses officiers après les fatigues de la journée, lorsqu'il reçut la nouvelle alarmante que l'ennemi se battait avec plus de fureur que jamais ; qu'il avait écrasé les détachements postés, sous le commandement d'Alvarado, à trois des ponts, et qu'il se hâtait de les démolir. Honteux de la facilité avec laquelle il s'était laissé tromper par ses astucieux adversaires, ou plutôt par l'ardeur de ses espérances, le général sauta en selle, et, suivi de ses braves compagnons, il se transporta au galop sur le théâtre du combat. Les Mexicains plièrent devant cette charge impétueuse. Les ponts furent rétablis, et Cortés, à la tête de ses cavaliers, parcourut la grande rue dans toute sa longueur, chassant devant lui ses ennemis comme un troupeau de daims effrayés. Mais avant qu'il pût revenir sur ses pas, il eut la mortification de trouver que les infatigables Mexicains, débouchant de toutes les rues et passages adjacents, avaient encore une fois assailli son infanterie, qui, épuisée de fatigue, n'avait pas pu se maintenir à l'un des principaux ponts. De nouveaux essaims de guerriers se précipitèrent de ce côté, accablant la petite troupe de cavaliers chrétiens d'une volée de pierres, de dards et de flèches, qui résonnaient comme des grêlons d'orage sur leur armure et sur celle de leurs coursiers bardés de fer. La plupart de ces projectiles, il est vrai, glissaient innocemment sur les bonnes cuirasses d'acier, ou s'amortissaient sur les épais plastrons de coton ; mais de temps à autre un trait mieux dirigé pénétrait au défaut de l'armure et renversait le cavalier.

La confusion augmenta autour du pont brisé. Quelques-uns



des cavaliers furent renversés dans le canal, et leurs chevaux, privés de guide, se cabrant de tous côtés, ne faisaient qu'accroître le désordre. Cortés lui-même, dans ce moment critique, contribua plus que personne à couvrir la retraite de ses compagnons. Tandis qu'on réparait le pont, il se précipita hardiment au milieu des barbares, les perçant de sa lance, puis faisant tout à coup volte-face, et renversant de nouveaux ennemis, en même temps qu'il encourageait son monde et jetait la terreur dans les rangs de ses adversaires par son cri de guerre bien connu. Jamais il ne déploya plus de bravoure et ne s'exposa davantage, dit un vieux chroniqueur, qui compare ce beau fait d'armes à celui du Romain Horatius Coclès (18). Il parvint ainsi à contenir les assaillants jusqu'à ce que le dernier de ses soldats eût passé le pont; mais quelques planches s'étant alors rompues, il dut franchir, toujours à cheval, et au milieu des projectiles ennemis, un fossé de plus de six pieds de largeur, avant de pouvoir se mettre en sûreté (19). Le bruit courut dans l'armée qu'il était tué. Ce bruit se répandit bientôt par la ville, à la grande joie des Mexicains, et parvint jusqu'à la forteresse, où il jeta la consternation parmi les assiégés. Heureusement pour ceux-ci, la nouvelle était fautive. Cortés avait reçu, à la vérité, deux fortes contusions au genou; mais, à cet accident près, il était sain et sauf. Cependant à aucune époque il n'avait couru de si grands dangers, et on peut dire qu'il n'échappa, ainsi que ses compagnons, que par une espèce de miracle. De graves historiens

(18) « Mui digno es Cortés que se compare este fecho suyo desta jornada al de Oracio Cocles, que se toco de suso, porque con su esfuerso, é lanza sola dió tanto lugar, que los caballos pudieran passar, é hizo desembarazar la puente é pasó, a pesar de los enemigos, aunque con harto trabajo. » Oviédo, *Hist. de las Indias*, Ms. lib. 33, cap. 43.

(19) Ce n'était pas mal pour un cavalier et son cheval tout armés. La déclaration faite à ce sujet par Cortés lui-même à l'empereur (*Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 142) est pleinement confirmée par Oviédo, qui dit avoir entendu rapporter le fait par plusieurs personnes présentes. *Hist. de las Indias*, Ms., *ubi sup.*

attribuent le salut des Espagnols à la vigilante intervention de l'apôtre saint Jacques, leur patron, que l'on vit distinctement au milieu de cette terrible mêlée, galopant à la tête des escadrons chrétiens sur un coursier blanc comme la neige, et brandissant son glaive étincelant, tandis qu'une dame vêtue de blanc, et que l'on suppose être la Vierge, se tenait à ses côtés et jetait de la poussière dans les yeux des infidèles! Le fait est attesté par des Espagnols et par des Mexicains, — par les derniers depuis leur conversion au christianisme. Assurément l'intervention d'un saint tutélaire ne pouvait être plus opportune (20).

L'arrivée de la nuit dispersa les masses indiennes, qui, disparaissant du champ de bataille, laissèrent au pouvoir des Espagnols le passage si vaillamment disputé. Ceux-ci rentrèrent cependant dans leur forteresse sans aucun de ces sentiments d'allégresse qu'on doit supposer à des vainqueurs, mais d'un pas lent, l'air abattu, leurs armes brisées, leurs armures fracassées, épuisés par la perte de leur sang, par la fatigue et

(20) C'est le cas de dire « dignus vindice nodus! » L'intervention de la chevalerie céleste dans ces occasions est attestée de la manière la plus positive par une foule d'autorités respectables. Il est curieux d'observer la lutte qui a lieu dans l'esprit d'Oviédo entre les inspirations de la science ou du bon sens et l'influence des superstitions de l'époque. C'était, au seizième siècle, une lutte inégale, où toutes les chances étaient contre le bon sens. Je cite le passage comme caractéristique : « Afirman que se vido el apostol Santiago á caballo peleando sobre vn caballo blanco en favor de los christianos : é decian los Indios que el caballo con los pies y manos é con la boca mataba muchos dellos, de forma, que en poco discurso de tiempo no pareció Indio, é reposaron los christianos lo restante de aquel dia. Ya sé que los incredulos ó poco devotos dirán, que mi ocupacion en esto destes miraglos, hues ne los vi, es superflua, ó perder tiempo novelando, y yo hablo, que esto é mas se puede creer : pues que los gentiles é sin fé, é idolatras escriben, que ovo grandes misterios é miraglos en sus tiempos, é aquellos sabemos que eran causados é fechos por el diablo, pues mas facil cosa es a Dios et á la immaculata Virgen nuestra señora é al glorioso apostol Santiago, é á los santos é amigos de Jesu Christo hacer esos miraglos, que de suso estan dichos, é otros maiores. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.



la faim. Dans cette triste condition, il leur restait un nouveau malheur à apprendre, — c'était la mort de Montézuma (21).

La santé du monarque indien avait rapidement décliné depuis qu'il avait reçu sa blessure; mais c'était sous les souffrances de l'esprit qu'il s'affaissait, non moins que sous celles du corps. Il était toujours plongé dans le même état de morne insensibilité où nous l'avons laissé. Parlant à peine à ceux qui l'entouraient, il restait sourd à toutes les consolations, repoussait obstinément tous les remèdes et refusait toute nourriture. Quelques-uns des cavaliers qui se trouvaient dans la forteresse, et qui s'étaient attachés à lui à cause de l'affabilité de ses manières, voyant sa fin approcher, voulurent sauver son âme du triste sort réservé à ceux qui meurent dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils se présentèrent devant lui, le père Olmedo à leur tête. Ils le conjurèrent, avec les plus vives instances, d'ouvrir les yeux sur les erreurs de sa croyance religieuse, et de consentir à recevoir le baptême. Mais Montézuma, quoi qu'on ait pu dire à l'encontre de ce fait, paraît n'avoir jamais chancelé dans la foi de ses pères, ni songé à apostasier; car celui-là mérite à coup sûr le nom d'apostat dans son sens le plus odieux, qui, chrétien ou païen, renonce à sa religion sans avoir la conviction qu'elle est fautive (22).

(21) « Multi restiterunt lapidibus et iaculis confossi, fuit et Cortesius graviter percussus, pauci evaserunt incolumes, et hi adeo languidi, ut neque lacertos erigere quirent. Postquam vero se in arcem receperunt, non commode satis conditas dapes, quibus reficerentur, inuenerunt, nec fortè asperi maicij panis bucellas, aut aquam potabilem, de vino aut carnibus sublata erat cura. » (P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 6.) Voir aussi, pour les combats dont on vient de lire le récit, Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 13. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 140-142. *Carta del exercito*, Ms. Gonzalo de Las Casas, *Defensa*, Ms. parte 1, cap. 26. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 9, 10. Gomara, *Crónica*, c. 107.

(22) Voltaire a exprimé très-énergiquement cette même pensée :

Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,  
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur;  
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,

C'était une foi trop implicite en ses oracles qui avait poussé Montézuma à livrer si facilement sa confiance aux Espagnols. Ses relations avec eux n'avaient sans doute pas augmenté en lui le désir d'embrasser leur communion; et il pouvait considérer les malheurs de son pays comme envoyés par ses dieux, pour le punir d'avoir donné l'hospitalité à ceux qui avaient profané et détruit leurs sanctuaires (23).

Aussi lorsque le père Olmedo, s'agenouillant à ses côtés, le crucifix à la main, le supplia d'embrasser le signe de la rédemption de l'homme, il repoussa froidement le prêtre, et dit: « Je n'ai que peu d'instant à vivre, et ce n'est point en

Et le dieu qu'on préfère et le dieu que l'on quitte :  
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.

*Alzire*, acte 5, scène 5.

(23) Camargo, le converti tlascalan, prétend tenir de plusieurs des conquérants que Montézuma, avant de mourir, et à sa propre demande, reçut le baptême, et que Cortés et Alvarado lui servirent, en cette occasion, de parrains. « Muchos afirman de los conquistadores que yo conoci, que estando en el articulo de la muerte, pidio agua de bautismo, é que fué batizado y murio cristiano, aunque en esto hay grandes dudas y deferentes pareceres; mas como digo que de personas fidedignas conquistadores de los primeros desta tierra de quien fuimos informados, supimos que murio batizado y cristiano, é que fuéron sus padrinos del bautismo Fernando Cortés y don Pedro de Alvarado. » (*Hist. de Tlascala*, Ms.) Suivant Gomara, le monarque mexicain aurait demandé à être baptisé avant l'arrivée de Narvaez. La cérémonie fut remise à Pâques, afin d'être célébrée avec plus de solennité. Mais, au milieu de la confusion des événements, on l'oublia, et Montézuma mourut sans que son âme eût été purifiée de la souillure de l'idolâtrie. (*Crónica*, cap. 107.) Torquemada, qui se montre rarement sceptique lorsqu'il s'agit de l'honneur de la foi, repousse ces fables comme inconciliables avec le silence de Cortés lui-même et d'Alvarado, qui n'eussent pas manqué de proclamer hautement un événement qu'ils avaient si longtemps désiré en vain. (*Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 70.) On peut ajouter, à l'appui de cette observation, que les versions de Camargo et de Gomara ne sont corroborées par des écrivains d'aucune autorité, qu'elles sont au contraire démenties par plusieurs, ainsi que par la tradition populaire, enfin qu'elles se contredisent mutuellement.



ce moment que j'abandonnerai la foi de mes pères (24). » Une chose cependant semblait peser sur l'esprit de Montézuma : c'était le sort de ses enfants, et surtout de trois filles qu'il avait eues de ses deux femmes; car les femmes légitimes étaient distinguées des concubines. Appelant Cortés à son chevet, il les lui recommanda particulièrement « comme les bijoux les plus précieux qu'il pût lui laisser. » Il conjura le général d'intéresser l'empereur son maître en faveur de ces orphelines, menacées d'être laissées dans le besoin si elles ne recueillaient quelque portion de l'héritage de leur père. « Votre maître le fera, dit-il, ne fût-ce que pour reconnaître les services que j'ai rendus aux Espagnols et l'amitié que je leur ai témoignée, quoiqu'elle m'ait amené où je suis! Et pourtant je ne leur en veux pas (25). » Telles furent, suivant Cortés lui-même, les dernières paroles du monarque. Il expira peu de temps après, le 30 juin 1520 (26), dans les bras de quelques-uns de ses nobles, qui avaient voulu continuer de

(24) « Respondió, que por la media hora que le quedaba de vida, no se quería apartar de la religion de sus padres. » (Herrera, *Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.) « Ya de dicho, dit Diaz, la tristeza que todos nosotros huýimos por ello, y aun al frayle de la merced, que siempre estaua con él, y no le pudo atraer a que se voluiesse christiano. » *Hist. de la conquista*, cap. 127.

(25) « Aunque no le pesaba dello; » littéralement, quoiqu'il ne s'en repentît pas. Mais c'eût été un effort presque au-dessus de la nature humaine; et il est probable que les paroles du monarque indien subirent quelque légère modification en passant par la traduction de Marina. On trouuera la conversation originale, telle qu'elle est rapportée par Cortés lui-même, dans la pièce remarquable que nous donnons dans l'*Appendice*, 2<sup>e</sup> part., n<sup>o</sup> 12. Le général ajoute qu'il se conforma fidèlement au vœu de Montézuma, en accueillant ses filles, après la conquête, dans sa propre famille, où elles furent baptisées conformément au désir de leur royal père, et instruites dans la doctrine et les usages du christianisme. Elles épousèrent plus tard des hidalgos castillans, et le gouvernement les dota convenablement. Voir note 36 de ce chapitre.

(26) J'adopte la chronologie de Clavigero, qui ne saurait être bien éloignée de la vérité. (*Stor. del Messico*, t. 3, p. 131.) Et pourtant il y a lieu de croire que Montézuma mourut au moins un jour plus tôt.

le servir jusqu'à la fin. « Ainsi », s'écrie un historien du pays, un de ses ennemis, un Tlascalan, « ainsi mourut l'infortuné Montézuma, dont le gouvernement avait été si sage et si habile, et qui fut plus craint et plus respecté que tout autre prince de sa race, ou même que tout autre monarque qui ait jamais régné dans ce monde occidental! On peut dire qu'avec lui finit la dynastie des Aztèques, et que l'empire, qui avait atteint sous lui son plus haut degré de prospérité, vit s'éteindre toute sa gloire (27). » « La nouvelle de sa mort, dit le vieux chroniqueur castillan Diaz, causa une véritable douleur à tous ceux des cavaliers et des soldats de l'armée qui avaient approché de sa personne; car nous l'aimions tous comme un père, ce qui n'a rien d'étonnant, considérant combien il était bon (28). » Ce naïf, mais expressif hommage rendu à ce prince, dans un pareil moment, réfute suffisamment les soupçons qu'on a quelquefois émis sur sa fidélité aux chrétiens (29).

(27) « De suerte que le tiraron una pedrada con una honda y le diéron en la cabeza de que vino a morir el desdichado rey, habiendo gobernado este Nuevo Mundo con la mayor prudencia y gobierno que se puede imaginar; siendo el mas tenido y reverenciado y adorado señor que en el mundo ha habido, y en su linaje, como es cosa publica y notoria en toda la maquina deste Nuevo Mundo, donde con la muerte de tan gran señor se acabaron los reyes culhuaques mejicanos, y todo su poder y mundo, estando en la mayor felicidad de su monarquia; y ansi no hay de que fiar en las cosas desta vida sino en solo Dios. » *Hist. de Tlascala*, Ms.

(28) « Y Cortés lloro por él, y todos nuestros capitanes, y soldados, é hombres, huvo entre nosotros, de los que le conocíamos, y tratauamos, que tan llorado fué, como si fuera nuestro padre, y no nos hemos de maravillar dello, viendo que tan bueno era. » *Hist. de la conquista*, c. 126.)

(29) « Il aimait les chrétiens, dit Herrera, autant qu'on en pouvait juger par les apparences. » (*Hist. gener.*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.) « On dit, observe le chapelain du général, que Montézuma, quoiqu'on l'y eût souvent excité, ne voulut jamais consentir à la mort d'un Espagnol, ni à rien qui pût nuire à Cortés, qu'il aimait extrêmement. Mais il y en a qui prétendent le contraire. » (Gomara, *Crónica*, cap. 107.) Don Thoan Caño assura Oviedo que, pendant le cours des hostilités qui eurent lieu entre les Espagnols et les Mexicains, en l'absence de Cortés et après son retour, l'empereur fit tout ce qui dépendait de lui pour faire arriver des vivres au camp. (Voir



Il n'est pas facile de présenter le portrait de Montézuma sous ses véritables couleurs, car il nous a été transmis sous deux aspects différents, de la nature la plus opposée et la plus contradictoire. Lorsque les Espagnols entrèrent dans le pays, il leur fut uniformément dépeint comme un despote hardi et belliqueux, peu scrupuleux sur les moyens de satisfaire son ambition, dissimulé et perfide, redouté de ses ennemis, et d'une hauteur de caractère qui le rendait la terreur de son propre peuple. Ils le trouvèrent, au contraire, non-seulement affable et gracieux, mais disposé à mettre de côté tous les avantages de sa position et à les traiter comme ses égaux; leurs désirs devinrent sa loi; il se montra à leur égard d'une douceur qui allait jusqu'à la faiblesse, et constant dans son amitié, alors que tout son peuple était en armes contre eux. — Et cependant ces traits si contradictoires étaient assez exacts: leur contradiction s'explique par les circonstances extraordinaires dans lesquelles ce prince se trouva placé.

Montézuma avait à peine vingt-trois ans à l'époque où il monta sur le trône. Jeune et ambitieux, il était en guerre con-

*Appendice*, 2<sup>e</sup> partie, n<sup>o</sup> 41.) Enfin Cortés lui-même, dans une pièce déjà citée, écrite six ans après la mort de Montézuma, se plait à rendre hommage à la bienveillance qu'il avait témoignée aux Espagnols, et l'absout notamment de toute participation dans le dernier soulèvement « que j'espérais, dit le conquérant, apaiser avec son aide. » (Voir *Appendice*, 2<sup>e</sup> p., n<sup>o</sup> 42.)

Les historiens espagnols, en général, tout en insinuant parfois un doute sur la bonne foi de Montézuma à l'égard de leurs compatriotes, rendent justice à ses excellentes qualités. Cependant Solís, le plus distingué de tous, termine le récit de sa mort par cette observation, que « les dernières heures de sa vie furent employées en souhaits de vengeance et en malédictions contre son peuple, jusqu'au moment où il abandonna la possession éternelle de son âme à Satan, avec qui il avait eu de fréquents rapports pendant sa vie! » (*Conquista de Mexico*, lib. 4, c. 13.) Heureusement que l'historiographe des Indiens ne pouvait pas plus connaître le sort de Montézuma dans l'autre monde, qu'il ne paraît l'avoir connu dans celui-ci.

tinuelle avec ses voisins, et il fut, dit-on, présent en personne à neuf batailles rangées (30). Il s'était acquis un grand renom par ses exploits guerriers, car il appartenait au *quachtin*, l'ordre militaire le plus élevé de sa nation, et dans lequel peu même de ses souverains avaient été admis (31). Plus tard, il préféra l'intrigue à la violence, comme plus conforme à son caractère et à son éducation sacerdotale. Il déploya dans cette nouvelle carrière autant de ressources et d'habileté qu'aucun prince de son temps, et parvint, à l'aide de moyens peu honorables, à dépouiller son royal parent de Tezcuco d'une grande partie de son territoire. Sévère dans l'administration de la justice, il fit d'importantes réformes dans l'organisation des tribunaux. Il introduisit d'autres innovations dans la maison royale, créa de nouvelles charges, établit une étiquette et étala un faste inconnu à ses prédécesseurs. Il se montra, en un mot, extrêmement soigneux de tout ce qui tenait aux pompes extérieures de la royauté (32). Magnifique et jaloux de sa propre dignité, il joua parmi les potentats barbares du Nouveau-Monde un rôle aussi brillant que Louis XIV parmi les souverains de l'Europe policée.

Il était d'ailleurs profondément imprégné de cette faiblesse superstitieuse qui jeta son ombre sur les derniers jours du monarque français. Il accueillit les Espagnols comme les êtres prédits par ses oracles. Les appréhensions craintives qui lui avaient fait éluder leur visite étaient fondées sur les mêmes sentiments qui le portèrent à se livrer si aveuglément à eux lors-

(30) « Dicen que vencio nueve batallas, 1 otros nueve campos, en desafio vno a vno. » Gomara, *Crónica*, cap. 107.

(31) Les peintures aztèques n'indiquent, si l'on en croit Clavigero, qu'un seul de ses prédécesseurs, Tizoc, comme ayant appartenu à cet ordre de chevalerie. *Stor. del Messico*, t. 2, p. 140.

(32) « Era mas cauteloso, y ardidoso, que valeroso. En las armas, y modo de su gobierno, fué muy justiciero; en las cosas tocantes á ser estimado y tenido en su dignidad y majestad real de condicion muy severo, aunque cuerdo y gracioso. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 88.



qu'ils furent arrivés. Il se sentait dominé par la supériorité de leur génie. Il leur accorda sur-le-champ tout ce qu'ils lui demandèrent, ses trésors, sa puissance, et jusqu'à sa personne. Pour eux, il renonça à ses occupations ordinaires, à ses plaisirs, à ses habitudes les plus familières. On pourrait dire qu'il abdiqua en quelque sorte sa nature, et, comme le prétendaient ses sujets, qu'il changea de sexe et devint femme. Si nous ne pouvons refuser notre mépris à la pusillanimité du monarque aztèque, nous devons considérer aussi que cette pusillanimité prenait sa source dans la superstition, et que la superstition chez le sauvage est l'équivalent de la dévotion aveugle chez l'homme civilisé.

Il est difficile de ne pas éprouver une profonde compassion pour ce monarque entraîné par la force des événements, sans qu'il fût en son pouvoir de les prévenir ni de les maîtriser ; semblable à quelque arbre majestueux qui domine au loin les forêts de sa tête orgueilleuse, et qui par son élévation même, servant de but à la foudre, devient la première victime de la tempête. Quand le sage roi de Tezcuco adressa à son royal parent sa harangue le jour de son couronnement, il s'écria : « Heureux l'empire qui est maintenant au zénith de sa prospérité, car le Tout-Puissant protège celui à qui le sceptre est donné, et il sera respecté des nations ! (33) » Hélas ! celui qui était l'objet de cette invocation vécut pour voir son empire se fondre comme la neige de l'hiver, et une race inconnue tomber en quelque sorte des nues pour s'emparer de son pays. Prisonnier dans le palais de ses pères, vivant au milieu de ceux qui étaient les ennemis de ses dieux et de son peuple ; insulté, bafoué, foulé aux pieds par les derniers de ses sujets, par ceux-là même qui quelques mois auparavant tremblaient devant lui ; proscrit et isolé au sein de sa propre capitale, expirant dans le camp de l'étranger, il fut la triste victime de la destinée — d'une destinée aussi sombre et aussi irrésis-

(33) Ce discours est donné en entier par Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 68.

tible que celle qui plane sur les légendes fabuleuses de l'antiquité (34) !

Montézuma avait à l'époque de sa mort environ quarante et un ans, et il en avait régné dix-huit. Nous avons décrit ailleurs sa personne et ses manières. Il eut de ses différentes femmes un grand nombre d'enfants, dont la plupart, ayant perdu, après la conquête, la considération qui s'attachait à leur naissance, tombèrent dans l'obscurité et se confondirent dans la masse de la population indienne (35). Deux d'entre eux, cependant, un fils et une fille, embrassèrent le christianisme et devinrent les souches de nobles maisons d'Espagne (36). Le gouvernement, voulant se montrer reconnaissant

(34) Τέχνη δ' ἀνάγκης ἀσθενεστέρα μακρῶ.  
Τέξ ὄν ἀνάγκης ἐστὶν ἀλαστοτρόφος;  
Μοῖραι τρέφοσι, μνήμονές τ' Ἐρινύδες.  
Τούτων ἄρ' ὁ Τέξ ἐστὶν ἀσθενέστερος.  
Οὐχ οὖν ἂν ἐκφύγοι γέ τινι περρωτέρῳ.

Eschyl., *Prometh.*, v. 514-518.

(35) Señor de Calderon, ci-devant ministre d'Espagne à Mexico, m'informe qu'il a plus d'une fois passé près d'une habitation indienne devant laquelle l'Indien de sa suite ne manquait jamais de s'incliner en signe de respect, disant qu'elle était occupée par un descendant de Montézuma.

(36) Ce fils, baptisé sous le nom de Pedro, descendait d'une des concubines royales. Montézuma avait deux femmes légitimes. De la première, nommée Tezalco, il eut un fils, qui périt dans la fuite de Mexico, et une fille, nommée Tecuichpo, qui se fit chrétienne et reçut le nom d'Isabelle. Elle fut mariée, étant très-jeune encore, à son cousin Guatemozin, et elle lui survécut assez longtemps pour donner successivement sa main à trois Castillans, tous de naissance honorable. De deux de ces derniers, don Pedro Callejo et don Thoan Caño, descendirent les illustres familles des Andrada et des Caño Montézuma.

Montézuma eut de sa seconde femme, la princesse Acatlan, deux filles, nommées, après leur conversion, Maria et Léonore. La première mourut sans laisser de postérité. Doña Léonore épousa un cavalier espagnol, Cristoval de Valderrama, dont descendit la famille des Sotelos de Montézuma. J'ignore à laquelle de ces branches appartenaient les comtes de Miravalle, dont parle M. de Humboldt. *Essai politique*, t. 2, p. 73, note.

La généalogie royale est minutieusement exposée dans un mémoire ayant



de la possession du vaste empire qui venait de leur ancêtre, leur concéda de grandes propriétés et leur conféra certains honneurs héréditaires ; les comtes de Montézuma et de Tula, s'alliant par mariage avec le plus noble sang de Castille, ont perpétué par leurs noms et leurs titres la descendance de la dynastie royale de Mexico (37).

La mort de Montézuma fut un malheur pour les Espagnols. Tant qu'il vivait, ils avaient entre les mains un gage précieux, qu'ils auraient pu utiliser dans un cas de nécessité. Maintenant, le dernier lien qui les rattachait aux Aztèques était brisé. Mais, indépendamment de ces considérations d'intérêt, Cortés et ses officiers furent vivement affectés de sa mort, par suite de leur attachement à sa personne ; lorsqu'ils contemplèrent les restes inanimés de ce malheureux monarque, ils pu-

pour objet d'établir les droits des petits-fils de Montézuma à certaines propriétés, du chef de leurs mères respectives. Cette pièce, sans date, se trouve parmi les Mss. de Muñoz.

(37) Il est intéressant de savoir qu'un descendant de l'empereur aztèque, don Joseph Samariento Valladares, comte de Montézuma, gouverna en qualité de vice-roi, de 1697 à 1701, les états de ses barbares ancêtres (Humboldt, *Essai politique*, t. 2, p. 93, note.). Solis parle de cette noble maison, appartenant à la grandesse d'Espagne, qui mêla son sang à celui des Guzmans et des Mendozas. Clavigero a suivi sa généalogie, depuis le fils de l'empereur Iohualicahua ou don Pedro Montézuma, ainsi qu'on l'appela après son baptême, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. (Voir Solis, *Conquista*, lib. 4, cap. 15. Clavigero, *Stor. del Messico*, t. 1, p. 302 ; t. 3, p. 132.) Le dernier de cette race sur lequel j'aie pu obtenir quelques renseignements est mort, il n'y a pas longtemps, aux États-Unis. Il était fort riche, possédait de grandes propriétés en Espagne, mais n'avait pas, à ce qu'il paraît, autant de bon sens que de fortune. A l'âge de soixante-dix ans ou plus, il passa au Mexique, avec le vain espoir que le peuple, par déférence pour son origine, pourrait le placer sur le trône de ses ancêtres, si récemment occupé par le présomptueux Iturbide. Les Mexicains modernes, malgré toute leur horreur pour les anciens Espagnols, ne montrèrent aucun respect pour le sang royal des Aztèques. Le malheureux gentilhomme se retira à la Nouvelle-Orléans, où il ne tarda pas à mettre fin à ses jours en se brûlant la cervelle, non pas cependant par désappointement d'ambition, si la renommée dit vrai, mais par suite d'un chagrin d'amour.

rent éprouver un remords bien naturel, en comparant l'état de prospérité au milieu duquel ils l'avaient trouvé, avec celui auquel l'avait réduit son amitié pour eux.

Le général montra tous les égards convenables à sa mémoire. Son corps, revêtu de ses habits royaux, fut placé dans un cercueil et porté, sur les épaules de ses nobles, à ses sujets dans la ville. On ignore quels honneurs furent rendus à sa dépouille mortelle. Des sons lugubres, distinctement entendus dans le quartier occidental de la capitale, furent interprétés par les Espagnols comme les lamentations d'un cortège funéraire, transportant son corps sous les royaux ombrages de Chapoltepec, pour y reposer à côté de ses aïeux (38). D'autres disent que ce fut dans un cimetière de la ville de Copalco qu'on brûla ses restes, avec les solennités d'usage et des manifestations de regret de la part des chefs, mais non sans quelques insultes de la part de la populace mexicaine (39). Quoi qu'il en soit, le peuple, préoccupé des grands événements dans lesquels il était engagé, oublia sans doute bien vite le monarque qui n'avait pris aucune part à sa patriotique insurrection ; et il n'est pas étonnant que le souvenir même de l'emplacement de son tombeau se soit effacé au milieu de la terrible catastrophe qui bouleversa plus tard la capitale et fit disparaître de la surface du sol toutes les traces de ses anciens édifices.

(38) Gomara, *Crónica*, cap. 107. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 10.

(39) Torquemada, *Monarch. ind.*, lib. 4, cap. 7.